

# Oruba Deeb

**J**e vivais dans un beau pays où le soleil brillait et où les gens avaient de la bonté.

Avec mon mari, on a réussi à avoir une notoriété, lui en tant qu'artiste peintre et moi comme sculptrice. Par la suite on a ouvert une école des beaux-arts.

Et la guerre a commencé ! C'est là où mon pays a commencé à changer.

A Damas, on était loin des bombardements mais je ne me sentais pas en sécurité. Quand mes trois filles sortaient pour aller à leurs écoles, je restais stressée et inquiète jusqu'à ce qu'elles reviennent.

En 2012, nous sommes partis au Liban. J'ai choisi le Liban parce qu'il n'y avait pas la barrière de la langue, et puis j'aimais Beyrouth. J'ai décidé de tout laisser derrière moi avec beaucoup d'amertume : comment quitter le pays dans lequel je suis née, où j'ai grandi et j'ai réalisé tous mes rêves ? Partir mais sans âme parce que je l'ai laissée en Syrie.

Il y a une très forte colère en moi : mon pays a été détruit, des gens sont morts, d'autres ont été déplacés. Tout un patrimoine détruit. Le berceau de l'humanité. S'il fallait dire cette colère grandissante en un mot, ce serait « volcan », un volcan en éruption qui me vient si je sonde mon âme.

Ma colère s'est de plus en plus manifestée quand je me suis exilée.

J'ai vu la colère, la misère, les personnes déplacées, et j'ai rencontré des gens qui ont vécu des choses extrêmement douloureuses. J'ai fait de la sensibilisation, de la prévention auprès des femmes, pour les informer sur les moyens contraceptifs, sur leurs droits. Beaucoup d'entre elles avaient des complications car le système de santé était payant et hors de leur portée. Nombre d'entre elles sont mortes en couches, aux portes des hôpitaux libanais. J'animais des ateliers d'arts plastiques avec des enfants, et avec des adultes aussi. J'organisais des expositions. Le contraste était énorme entre les couleurs vives de leurs œuvres et leurs cœurs meurtris.

Puis nous sommes arrivés avec ma famille en France, et c'était aussi la grande inconnue avec tous les problèmes de l'Exil. Depuis mon départ, je me suis mise à peindre



tous ces déplacements des gens, comme une obsession qui ne me lâche pas. N'ayant plus de moyens ni d'endroit pour travailler le bronze, de sculptrice de mon état, je suis passée aux formats mobiles, toiles et collages, techniques mixtes. Désormais je peins toutes ces femmes et ces hommes qui partent contraints et forcés, sans visages. Les femmes de mes peintures sont habillées avec des couleurs chatoyantes qui représentent la Syrie profonde.

Couleur et silence, quel contraste ! Plus il y a de la tristesse et de la colère, plus on devient silencieux tellement la douleur est forte. C'est ce que j'essaie de traduire dans ma peinture. Ici en France, je continue l'entraide. C'est ce qui nous reste : nos bras, nos cœurs, notre conscience, notre dignité.